

Discourir: raison et persuasion dans quelques voyages utopiques libertins (1675–1715)

Lise Leibacher-Ouvrard

Tout texte, littéraire ou non, joue de persuasion variée. Les voyages utopiques de Foigny, Veiras, Gilbert, Fontenelle et Tyssot de Patot ne sont pas étrangers à ces jeux. Ils affichent leur volonté d'instruire, sinon de plaire, et quand bien même ce serait un poncif, il n'en s'agirait déjà pas moins d'une tentative d'influencer.¹ Elle ne s'arrête pas là; ces écrits sont bâtis d'échanges entre interlocuteurs variés, "éditeurs"/lecteurs virtuels, narrateurs/narrataires, ou, de manière plus perceptible, entre visiteurs et Utopiens, et entre ces derniers eux-mêmes. Si l'analyse de leurs techniques argumentatives importe, c'est moins pour vérifier une proposition déjà ancienne et qu'étaient bien des preuves: l'influence de la rhétorique sur l'écriture au XVII^e siècle.² C'est d'abord parce que cette analyse

¹ Les éditions utilisées sont les suivantes: Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue* (1676) rééditée par F. Lachèvre, *Les Successeurs de Cyrano de Bergerac* (Genève: Slatkine Reprints, 1968); abréviation (ta). Denis Veiras, "L'Histoire des Sévarambes" (1677–79), *Voyages imaginaires*, 5, (Amsterdam, 1787–89); abréviation (hs). Claude Gilbert, *L'Histoire de Caléjava* (s.l., 1700); abréviation (hc). Fontenelle, *La République des philosophes* (Genève, 1768); texte datant de la fin du XVII^e siècle et abrégé (rp). Simon Tyssot de Patot, *Les Voyages et aventures de Jaques Massé* (Bordeaux: Jaques l'Aveugle, 1710); abrégé (vjm). Sur le désir de plaire et instruire, voir (ta:67); (hs:515–6); (vjm: "Lettre"); (hc:328).

² Voir D. Mornet, *Histoire de la clarté française* (Paris: Payot, 1929); A. Kibédi Varga, *Rhétorique et littérature* (Paris: Didier, 1970). M. Fumaroli, *L'Age de l'éloquence* (Genève: Droz, 1980). Que l'influence ait été jugée moins perceptible sur le roman (Kibédi Varga, p. 98) gêne peu ici; le fil reliant l'utopie classique au genre romanesque est souvent ténu; et c'est (entre autres) parce que la fiction y jouxte les réflexions philosophiques et socio-politiques que ce genre d'écrit s'est

illustre le mouvement d'ouverture et de clôture typique de l'utopie classique; c'est aussi parce qu'elle témoigne d'une confiance mitigée envers la raison, voire d'une méfiance que ces écrits libertins partagent avec nombre de leurs prédécesseurs;³ et c'est surtout parce que cette étude laisse voir à la fois la justesse et le danger de proposer, comme l'a fait Trousson, que le genre utopique d'habitude si divers atteint "entre 1675 et 1715 une assez exceptionnelle cohésion, qui donne à tous ces rêves, par delà les différences de détails, comme un air de famille."⁴

* * * * *

Les divers paratextes de ces écrits révèlent une rhétorique articulant sa force autour de "lieux"—(*loci, topoi*) entendus ici au sens de propositions formelles, de ces "cadres vides" d'idées dont a parlé Kibédi Varga (p. 38)—et surtout de lieux privilégiant l'original ou l'unique. Leurs applications sont diverses, et souvent banales. Clamer l'extraordinaire de la matière traitée (hs:xix; vjm: "Lettre"); évoquer l'excentricité provocatrice et intrigante des étrangers découverts (hc:4;5); se distancer d'écrits du même genre que le sien (hs:xj) ou attirer l'attention par un curieux "Avertissement qu'il faut lire"; voiler l'entreprise de secret: parler de silence (hc:18), de manuscrits cachés (hs:xvj), de "trésor" (ta:66; hs:xviii) dont il coûte de se séparer quoiqu'il en aille du bien public (ta:66; hs:xiv) ou de la gloire des Princes (ta:65; hs:xiii); porter l'accent sur les qualités exceptionnelles de l'écrivain-narrateur (hs:xix); parler d'un "bon vieillard" (ta:66; vjm: "Lettre") plus convaincant encore lorsqu'il meurt en chrétien (ta:66; hs:xviii): autant d'éléments que Curtius aurait nommés "topoi d'exorde" mais qui sont des motifs intégrables dans le cadre formel plus large de ce que Perelman/Olbrechts-Tyteca nommeraient "lieux de qualité."⁵ Le même jeu se poursuit grâce au voyage que développent (brièvement parfois) tous ces textes. Ses écueils confèrent à l'entreprise

inséré avec autant de difficultés dans la conception étroite de "la Littérature" que le XIX^e siècle a léguée au nôtre.

³ A. Adam, *Les Libertins au XVII^e siècle* (Paris: Buchet-Chastel, 1964), p. 22.

⁴ R. Trousson, *Voyages aux pays de nulle part* (Bruxelles: Edition de l'Université, 1975), p. 103.

⁵ E.R. Curtius, *European Literature and the Latin Middle Ages*, trans. W.R. Trask (New York: Harper & Row, 1963), pp. 79-89. Ch. Perelman, L. Olbrechts-Tyteca, *The New Rhetoric: a Treatise on Argumentation* (Notre Dame: Univ. of Notre Dame Press, 1969), pp. 89-93.

le prestige de la précarité, et l'utopie est touchée d'une semblable distinction lorsqu'elle se veut menacée ou menaçante, qu'elle s'entoure de côtes "enchantée(s) par les tempêtes" (hs:xxiv) ou se prétend convoitée par les jaloux; qu'elle refuse de dévoiler son emplacement (hc:28) ou se pose en continent austral, un Autre de l'Europe dont la seule suggestion a senteur de fagot. Le voyageur, enfin, exemplifie lui-même l'écart. A l'éclectisme culturel de l'honnête homme, il ajoute fréquemment un soupçon de contestation (ta:73; hs:3; hc:15) ou témoigne dès le berceau d'un penchant pour "les choses rares et étrangères" (vjm:2). Mais surtout, il est seul, orphelin, expatrié volontaire ou exilé, ses épreuves accentuant sa différence, ne serait-ce qu'en marquant les étapes d'une seconde naissance.

Ces procédés ne sont pas inattendus en début de récits—aussi bien sont-ils essentiels à la production de l'intérêt romanesque—mais leur extension attire, et ils ont ici la fonction d'un double contraste. En mettant préalablement en valeur le social utopien à venir, ils manifestent le besoin de remettre en cause la loi du nombre que représente le monde ancien; ils illustrent ainsi la nécessité argumentative de contrer la force d'inertie de la tradition pour préparer l'adhésion au nouveau (Perelman:89). Mais le contraste provient aussi de ce que les utopies vont elles-mêmes baser leurs arguments sur des "lieux" radicalement différents.

Si la rhétorique fait sentir explicitement sa présence en utopie, c'est par ses genres démonstratif et délibératif surtout. A définir le premier comme celui qui décrit les qualités d'un sujet pour le louer ou le blâmer, ses rapports à l'utopie classique sont étroits. Pour exposer l'altérité, celle-ci privilégie la description, et les superlatifs s'insinuent au milieu de comparaisons à l'Europe parfois poussées jusqu'au "monde à l'envers." Tout est "considérable," "inconcevable," "inestimable." Méthodiquement mené, le panégyrique révèle l'encomiaste entraîné à diviser, ordonner et amplifier son sujet, par des années d'école, ou par le recours à la "mémoire artificielle" des livres de lieux communs.⁶ Explicitement, ces descriptions laudatives servent à bâtir l'utopie et à prouver la validité de sa différence.

⁶ Voir J.M. Lechner, *Renaissance Concepts of the Commonplaces* (New York: Pageant Press, 1962), pp. 29-31; 147. Chez Veiras, la louange du Grand Législateur suit les étapes recommandées dans le genre démonstratif par les traités rhétoriques que cite Kibédi Varga: "les hommes peuvent être loués d'après ce qui les a précédés (éloge de leur patrie, de leur ancêtres, etc.), d'après le temps où ils ont vécu, soit en suivant la chronologie (enfance, jeunesse, etc.), soit en énumérant leurs qualités physiques, leurs vertus, leurs actions et les jugements de leurs contemporains, et enfin d'après le temps qui les a suivis (leurs enfants, les ouvrages créés par eux, etc.)" (pp. 52-3).

Mais elles jouent autant qu'elles jouissent de l'aspect apparemment neutre et spectaculaire du discours épictétique. Leur force persuasive n'est pas à négliger; d'autant qu'implicitement, ces outils de construction de l'utopie sont aussi des armes contre le monde ancien: "Je fus plus de huit jours," dit le narrateur de Foigny, "comme forcé à faire des comparaisons continues de ce que nous étions par rapport à ce que je voyais" (ta:107). On sent ici les rapports qu'entretiennent satire et utopie, ainsi que le peu d'innocuité de la louange et sa fonction d'ouverture critique.

A l'époque classique, le visiteur du pays idéal est moins conquis par le cœur qu'il n'est convaincu par l'esprit. En témoignent les débats qu'orchestrent les inévitables guides, représentants de la collectivité, avatars du nouveau père que se sont choisis les Utopiens et leurs visiteurs. C'est au genre délibératif que reprend alors l'utopie. Sans doute le dialogue est-il pertinent à la confrontation de deux mondes; s'il "arrive rarement que l'on sorte de la voie commune que l'on n'ait des raisons pour le faire" (vjm:29), les expliquer est ce à quoi l'utopie semble se croire tenue. Mais la pratique des questions-réponses, Perelman l'a souligné, confère également à l'argumentation l'apparence d'une plus grande objectivité et sert à emporter l'adhésion. En outre, le procédé du débat lui-même, autant et plus peut-être que son contenu, suggère une ouverture à l'autre et illustre la liberté de parole que ces sociétés égalitaires prétendent réaliser. Comme la possibilité d'influencer implique également celle de changer, il est ainsi diversement inscrit, dans la pratique discursive même, que délibération et démocratie ont partie liée.

A l'opposé des paratextes et des sections-voyages de ces écrits, les louanges et les discussions de l'utopie se bâtissent du recours à des "lieux" rhétoriques dont les plus notables sont ceux que Perelman appelle "lieux de quantité," ces lieux qui affirment une supériorité pour raison quantitative (pp. 85-7). Non seulement la représentation utopique elle-même est-elle marquée d'un penchant pour l'exhaustivité et le tableau synoptique, mais les sociétés utopiennes, surtout, sont basées sur le caractère pour elles essentiellement synonymique du beau, du bon et de l'abondant.⁷ C'est un *topos* de quantité qui remet en cause la notion d'essence et sous-tend les

⁷ "Je n'avais jamais rien vu," dit le visiteur d'Ajao, "de plus beau que la campagne que nous traversâmes. L'abondance y régnait partout, l'ordre et la symétrie en étaient admirables, les prairies étaient couvertes de bétail: vaches, bœufs, chevaux, moutons, chèvres, tout y était par troupeau, et d'une grosseur extraordinaire en comparaison des nôtres. Les arbres pliaient sous le poids des fruits de toutes les espèces. En un mot, rien de plus agréable que la vue des richesses de cette fertile terre" (rp:18-9).

développements matérialistes—la différence de degré entre l'homme et la bête par exemple—ou la proposition du mérite conféré par l'âge, par l'accumulation du savoir ou des hauts faits. C'est aussi ce *topos* qui motive la valeur unanimement accordée à la durée.⁸ Et c'est lui encore qui fait porter l'accent sur la majorité—sous la forme variable de la communauté des biens, de l'universalité des lois et des droits, ou de l'exclusion de toute singularité.

Des connotations de clôture et de contrainte sont perceptibles dans ces divers éléments, et malgré leur ouverture, les pratiques du panégyrique et du débat, telles qu'elles sont utilisées chez Veiras, Fontenelle et Gilbert, portent également ces mêmes connotations en elles. Dans la société sévarambe, la puissance politique conférée à la déclamation est notable. Le régime s'établit par la manipulation du peuple lors d'une Oraison au Soleil—"ou plutôt ce panégyrique," précise le narrateur—qu'un rhéteur officiel embellit ensuite pour l'inscrire dans le rituel d'Etat.⁹ Dans les annales

⁸ Les arguments proposant le déisme, ou les variations jouées par la plupart de ces voyages sur le thème des origines recourent d'abord à des "lieux" d'ordre—la supériorité de ce qui est antérieur—voire à des "lieux" de qualité—le prestige de ce qui est unique. Mais ils sont finalement récupérés sous la bannière des "lieux" de quantité—la valeur est placée sur l'éternellement durable et sur l'universel. Sur la tendance à ce genre de transfert à l'époque classique, voir Perelman, p. 98.

⁹ (hs:217). De style élevé, "un peu poétique," ce discours est soigneusement ordonné. L'invocation à l'astre précède la louange de ses qualités, énumérées en termes généraux d'abord (sa beauté, sa mise en valeur du monde), puis particuliers et antithétiques (le matin et le soir; dans sa course habituelle ou lors d'une éclipse); viennent ensuite ses effets fastes—"chaleur vivifiante"; terre illuminée—ses effets néfastes—"froides horreurs de la mort" (hs:220); terre en deuil—et son impact sur ceux qu'il choisit ou méprise. Le recours au *topos* des contraires met ici en évidence le caractère paradoxal du Dieu visible. Ce discours qui attire l'attention sur sa rhétorique souligne à la fois l'artifice et l'utilité de la méthode des lieux. A cette époque, la *Logique de Port-Royal* déplorait l'artifice, cette "mauvaise fertilité de pensées communes," mais elle renvoyait pourtant aux lieux en préconisant l'effort de "trouver les raisons propres, particulières, et naturelles, qui ne se découvrent que dans la considération attentive de son sujet"; III^e Partie, chap. XVII (Lille: R. Giard, 1964; photocopie de l'édition de 1683), pp. 306-7. Comme le législateur sévarambe, Bossuet voyait au contraire toute la commodité politique de cette méthode lorsqu'il recommandait Aristote au Dauphin, s'arrêtant avec lui "principalement à cette partie qui sert à trouver les arguments probables, parce que ce sont ceux que l'on emploie dans les affaires"; cité par E. Thionville, *De La Théorie des lieux communs dans les Topiques d'Aristote et des principales modifications qu'elle a subies jusqu'à nos jours* (Osnabrück: Otto Zeller, 1965;

du pays comme sur les peintures des temples, à la description glorieuse du premier monarque s'ajoutent les portraits flatteurs de ses sept successeurs. Et le narrateur parlera encore de l'amour particulier des Sévarambes pour les louanges (hs:288) et des concours d'éloquence qu'organise l'Etat. Cette ferveur pour le genre épideictique s'explique par son double avantage: il n'invite pas à la répartition ou à la controverse; émouvant et stimulant l'émulation, il est propre à promouvoir la cohésion sociale et la stabilité du régime. Les textes variés, oraux, écrits ou picturaux, dont le narrateur relève l'exploitation délibérée, sont réminiscent des "grandes pièces de cristal" de la galerie vice-royale qui, "comme des miroirs, multiplient les objets et font un effet merveilleux" (hs:342); ils sont les instruments d'une politique de persuasion par le reflet et la répétition. Les micro-récits dont les deux derniers volumes de *L'Histoire des Sévarambes* sont nourris illustreront une seconde forme de didactisme officiel. Leurs embrayeurs—"Un jeune homme fort honnête et fort savant [. . .]" (hs:320); "Il y avait à Sévarinde [. . .]" (hs:358;486)—annoncent leur caractère exemplaire, et ils décrivent souvent les malheurs de désirs charnels indomptés à l'intention de récepteurs variés (narrateur, narrataire et/ou Utopiens eux-mêmes). Apposant à ces historiettes le sceau péremptoire d'un commentaire final, le narrateur en fait autant de petits contes moraux, l'envers des panégyriques mais œuvrant dans une même finalité doctrinaire.¹⁰ Dans ce contexte, la place réservée à la persuasion par la logique ou les débats apparaît limitée à tous égards; les "controverses fameuses" ont lieu dans des assemblées de savants, lors de la fête du Grand Dieu abstrait, et tous les sept ans (hs:449;383;458). Le lot du peuple est la persuasion par l'induction et l'endoctrinement par la répétition. A un niveau différent, les effets de réel et la redondance généralisée des structures de ce voyage ne sont pas loin d'y conférer le caractère dogmatique d'un roman à thèse.¹¹

1^{re} imp. 1855), p. 124.

¹⁰ "Voilà comme quelquefois l'amour se joue de la vigilance des gardes les plus sévères [. . .]" (hs:315); "voilà comment le ciel punit les crimes des juges iniques" (hs:327). Voir encore (hs:375-6;504).

¹¹ Tel que le lit Susan Suleiman, *Authoritarian Fictions: The Ideological Novel as a Literary Genre* (New York: Columbia Univ. Press, 1983). Sans doute la grande réussite de ce récit est-elle l'inscription, dans la structure narrative même, de la marche (littérale et figurée) vers le progrès socio-politique que l'utopie sévarambe est censée représenter. Mais des jeux de recoupement et de prolongement possibles au niveau des personnages principaux et des séquences narratives guident déjà sans ambiguïté le lecteur vers un sens unique qui est ensuite figé et réitéré par les discours exemplaires.

L'impression de clôture est plus forte encore chez Fontenelle. Le corps du récit est l'exemple d'une présentation systématique qui subordonne la narration à la description. Mise en tableau, l'utopie ajaoienne est fixiste parce qu'elle est décrite, et descriptive parce qu'elle est figée. Le statisme spectaculaire que Genette attribue généralement à la description est présent au texte de multiples manières. Le voyageur relate un état de fait, non un acte de persuasion. En prenant systématiquement et d'emblée le parti de ses hôtes, il écarte tout aspect dialogique de son compte-rendu. Ses "disputes" avec les Ajaoiens sont retransmises de manière unilatérale. Les questions qu'il se pose ou qui lui sont posées n'attendent pas de réponse ou la portent déjà en elles (rp:41;43-4). Son désir brutal de devenir l'"apôtre d'Ajao" n'est que le moyen, délibérément grossier, de se faire temporairement l'avocat du diable—à savoir, ici, du déisme et du christianisme que liera une semblable débilité d'arguments; mais c'est aussi la manière d'illustrer, par la pratique rhétorique, ce que tout ce texte s'évertue à déclarer: politique et religion ont partie liée. Défini comme une "harangue," le discours du narrateur sur le Dieu des chrétiens est livré lors d'une assemblée populaire, et bien qu'il soit ridicule, nourri de fausse logique, le tout ne sera pas sans effet "sur l'esprit du peuple, naturellement amateur de la nouveauté" (rp:148). On relève l'allusion à la puissance du verbe et le dédain pour la foule, crédule même en Utopie. Mais on apprendra aussi que la réplique du "Socrate de l'Ile" ne figure pas dans les mémoires du narrateur. Ce manque de répartition réduit d'abord la portée contestataire du premier discours; il en fait un morceau épideictique, un spectacle. Mais il est aussi la marque d'un mépris; il illustre l'écart absolu entre deux modes de penser qui ne s'offrent pas même une incursion sur ce terrain d'entente temporaire qu'est le consentement au débat. "Il ne renversa pas mes preuves," s'enorgueillit le narrateur qui n'a pourtant rien prouvé, mais "il persuada à ses concitoyens la nécessité de vivre comme avaient vécu leurs pères" (rp:149). Les deux discours se sont refermés sur eux-mêmes et sur leur tradition respective. Aux descriptions partisans du narrateur, à des "disputes" qui ne le sont que de nom s'ajouteront d'autres discours encore, eux aussi d'une autorité irréfragable. Telles ces Odes qui inscrivent les louanges d'Ajao dans la mémoire collective; celle, en particulier, qui chante sa fondation en répétant avec obstination le nom des Pères et la volonté immuable de les imiter (rp:60). Ou encore ce "petit discours" sans réplique que doit faire chaque vieillard mâle à l'article de la mort, et dans lequel il exhorte sa descendance à maintenir le régime inchangé (rp:118).

C'est loin de ces manipulations par l'émotion rhétorique que prétend entraîner Gilbert. A tout niveau. Il ne reprend le cadre du voyage que

pour mieux le laisser à l'état de bribes interdisant délibérément le vraisemblable et l'illusion romanesque. L'"extraordinaire" qui produit l'intérêt au début du récit est vite écarté (hc:50), et le vraisemblable lui-même sera insuffisant, assimilé au domaine incertain du probable, loin de la stabilité recherchée du vrai (hc:112). Il s'agira ici de convaincre par l'idée, par la déduction, par la logique d'une discussion ordonnée autour du principe de l'évidence, des idées claires et du refus de l'autorité sans examen. Mieux encore, le passeport pour l'Utopie ne se gagnera que si chacun des visiteurs réussit à se convaincre lui-même. Le procédé est habile; l'entreprise qui se propose comme une méditation paraît philosophique par excellence, le sujet qui dispute avec lui-même jouissant toujours d'un crédit de sincérité (Perelman:40-1).

La délibération intérieure annoncée n'aura pourtant pas lieu; elle tournera au débat, puis à l'imposition. Le récit se bâtit de sections intitulées *Dialogues*, mais qu'il s'y mêle un Sixième Livre de huit *Leçons*, la différence n'apparaît pas. Les Avaites et leurs représentants européens ne sont pas des dialecticiens sérieux mais des avocats judicieux. Ils ne se soucient pas de vérité et n'avancent (accompagné de citations et références marginales autoritaires) que ce qui, seul, est favorable à leur propos. Le chrétien et le musulman qu'ils cherchent à convaincre ne cèdent pas à l'évidence; ils sont pris aux pièges d'une argumentation qui n'a de logique que l'apparence et ne tire sa force que d'être répétée.¹² C'est avec raison que le chrétien parlera du "sophisme" de ses opposants et qu'il soulignera le caractère trompeur de la stratégie des citations (hc:224;290). Le texte renverse ce qu'il prétendait initialement consacrer. Que les théistes ne soient pas convaincus met en lumière les limites de la démonstration géométrique. Et lorsque ces limites sont soulignées par les assertions hasardées auxquelles le principe de l'évidence entraîne, il est consacré la double ironie d'un discours où Descartes, entre autres, fonctionne comme garant de propos qu'il aurait souvent reniés. Le départ des opposants montrera qu'il n'y a pas vraiment de raison à entendre et que l'écart entre les deux modes de penser est absolu. Mais la tentative de confusion des valeurs dont les théistes ont fait l'objet a aussi insinué un rapport d'autorité dans un contexte qui prétendait le refuser. Le projet d'assimiler le Turc

¹² Il s'agit parfois d'exploiter certaines omissions bibliques (hc:273) ou d'omettre certaines propositions (hc:260); parfois encore de prétendre ignorer le sens des questions posées (hc:261), ou, plus généralement, de réécrire le texte biblique à la lumière de ses désirs, avec l'appui de l'"éditeur" qui intervient sans doigté pour affirmer le discours (hc:170;250).

et le protestant par la feinte, ainsi que leur disparition sans conséquence, illustrent une tendance commune à toutes ces utopies: la perte d'individualisation que subissent tous ceux qui les approchent. Les narrateurs eux-mêmes en sont fréquemment l'exemple. Passant le plus souvent du statut de voyageurs-agents à celui de témoins-patients, ils sont traversés par des voix qui recouvrent la leur et ont rarement le même poids que leurs guides. Ces détails, s'ils soulignent que les dés du jeu dialectique sont pipés, sont aussi les signes plus généraux d'une contrainte. Une même volonté d'enfermement est perceptible dans les structures rhétoriques des utopies de Veiras, de Gilbert et de Fontenelle, monologiques chacune à leur façon.

Les voyages de Foigny et de Patot sont bien différents. *La Terre australe connue* met en scène un double débat entre la Raison et la Foi, au niveau global du texte comme à celui, particulier, du visiteur et de son guide. Le voyage qui mène à l'utopie, je ne peux y revenir ici,¹³ est sous-tendu par un discours chrétien, basé sur des lieux de qualité, sur le thème du double, de l'intercession et de la présence tangible du divin. Le voyageur quitte cet univers en arrivant sans douceur dans des terres où l'immanence, l'unité et le discontinu définissent une société d'êtres semblables, pleins d'eux-mêmes et menés par la seule raison. Un dialogue plus précis s'engage alors entre les deux mondes, bien qu'il contrevienne au silence ambiant et que le processus dialectique soit faussé, ici comme ailleurs, par l'adhésion trop immédiate du visiteur aux idées de son guide. Au début du moins. Car c'est de l'ironie à double tranchant que de comparer le sage hermaphrodite à un "puissant prédicateur" (ta:102) dont les paroles sont des "oracles" (ta:110); et de l'ironie encore que d'y mêler le ridicule de son penchant pour l'énumération (ta:97) ou l'application étriquée qu'il fait du principe d'identité (ta:116). Graduellement, les propos de l'homme raisonnable se tissent d'arguments philosophiques difficilement compatibles et dans lesquels on ne peut voir la seule volonté libertine de faire feu sacrilège de tout bois: quelques traces panthéistes remettent en cause le déisme généralement proposé (ta:123); le rapport des hommes aux animaux apparaît parfois de degré (ta:98;102), parfois de nature (ta:99;125); l'atomisme est écarté sans grande conviction, tandis que la création *ex nihilo* est l'enjeu simplement probable d'un pari passé avec un dieu devenu curieusement anthropomorphe (ta:109-10). La coexistence de discours hétérogènes est la marque d'une autodestruction de la logi-

¹³ Voir "L'Un et le double: hermaphrodisme et idéologie dans la *Terre australe connue* de G. de Foigny," *French Forum*, 9, 3 (1984), pp. 290-304.

que que soulignent également l'impossible maîtrise de soi et la rage des hermaphrodites devant l'immortalité divine. Au début des discussions, le narrateur craignait de s'engager dans un débat qu'il semblait assuré de perdre (ta:114). Mais devant le désir de mort qu'exprime son guide, c'est à grand regret qu'il voit la conversation s'interrompre: "ce philosophe," dit-il, "ne m'avait jamais paru plus disposé à me satisfaire qu'il l'était alors" (ta:124). Sadeur ne précise pas quelle proposition l'aurait contenté. Mais c'est l'échec de la raison qu'il implique lorsqu'il attribue le mépris des Austraux pour la vie à une seule "opinion" reçue et embrassée "comme un principe," et qu'il trouve des "matières de très grande consolation" dans sa propre foi (ta:124). Le panégyrique se ternit peu à peu. La description de l'Austral finit dans le sang, par la boucherie de combats acharnés menés contre tout représentant de la bestialité—oiseaux monstrueux toujours prêts de dominer, ou visiteur invité au suicide faute de comprendre le paradoxe de ses élans envers les ennemis à exterminer. L'utopie est devenue dystopie.

A Madagascar, le voyageur se flattera "que cette histoire pourra donner de l'édification" à son pays (ta:151), mais il restera imprécis. Sans doute reprendra-t-il place dans l'univers du paradoxe et du mystère, ses mémoires développant de nouveau des arguments inconnus de l'Utopie—la grâce, l'élection, les liens d'amour, de haine ou de fidélité. Sans doute aussi son appel à l'aimantation naturelle des corps pour expliquer la lente dérive de sept suicidés vers l'orient ne fera-t-il guère que rehausser la note surnaturelle par laquelle ces mémoires prennent fin. A revenir à la préface, l'ambiguïté demeure pourtant. Une mort chrétienne y est décrite, mais l'"éditeur" annonce publier cette relation de voyage pour confondre les chrétiens qui "vivent pis que des bêtes, pendant que des payens, fondés seulement sur des lumières naturelles, font paraître plus de vertus que les Réformés ne font profession d'en garder" (ta:66). Loin d'être incohérent, ce texte est strictement géré comme le débat entre deux modes de penser. Mais s'il intrigue, c'est qu'il reste irrésolu, ouvert, étranger à la lisibilité monologique de *L'Histoire des Sévarambes* à qui il a trop souvent été si peu favorablement comparé.

Chez Patot, la remise en cause de la raison et de la logique s'opère à plus grande échelle encore. Dès sa jeunesse, le narrateur apprécie ceux qui nagent à contre courant, examinent tout et parfois même s'opposent aux opinions reçues (vjm:27–9); ses mémoires le relatent tout autant qu'ils en portent la marque. Dans ce voyage complexe, Aubrey Rosenberg a vu

le moyen pour Patot de donner libre cours à ses talents multiples.¹⁴ S'en tenir au seul texte dégage une perspective complémentaire: par le fond comme par la forme, c'est à la destruction de toute notion de cohérence, d'ordre et d'absolu qu'il aboutit, et la route déformatrice qu'il emprunte passe par l'Utopie.

Le recours usuel de l'utopiste au panégyrique est miné ici par l'intermédiaire du plagiat désinvolte de la Sévarambie de Veiras. On la devine en palimpseste dans l'architecture de la "maison" royale ou dans la présence effacée d'un souverain bon-enfant. Le transfert a rendu l'idéal confus, amoindri, terni: l'abondance est poussée au désordre; la langue australe affiche des erreurs; le système social est dressé à la hâte, manifestement lacunaire—la question pédagogique, vieille obsession utopique, est absente—ou noyé dans un simplisme bienveillant; quelques détails signent même ouvertement la dérision (vjm:207–8). Les conventions de l'utopie sont reprises pour être déjouées et faire partie d'une représentation-cliché à laquelle Patot, surtout, ne s'attache pas bien longtemps.

Les délibérations traditionnelles au genre utopique verront elles aussi une inversion des rôles. Le narrateur ne prend pas leçon; il instruit le monarque du pays idéal comme il instruit ses coéquipiers, par d'interminables monologues où il accepte de "philosopher," dit-il, à condition que cela ne lui soit pas "réputé à pédanterie" (vjm:381). La précaution est vaine, mais à la condescendance se mêlent un souci du public, et surtout un plaisir certain de discourir qui n'a d'égal que celui d'écouter des amis de rencontre—tel ce médecin qui "parlait latin comme Cicéron et n'était pas moins bon orateur que Démosthène" (vjm:33). Sans doute les conversations impliquent-elles fréquemment la religion chrétienne, mais sans que cela soit systématique. Et surtout, il y a moins ici de conviction à emporter qu'un plaisir du verbe à partager, sans aucune certitude à dégager ni absolu à imposer.

La relation de ces discours souvent tenus pour divertir (de l'ennui des robinsonnades par exemple) contribue au montage d'un texte chaos. Le géométrisme sec s'y mêle au galant fleuri; les anecdotes personnelles jouxtent des exposés philosophiques d'une longueur incontrôlée et souvent

¹⁴ "Digressions in Imaginary Voyages," *The Varied Pattern* (Toronto: A.M. Hakkert, 1971), pp. 21–38; et *Tyssot de Patot and his Work* (The Hague: Martinus Nijhoff, 1972), pp. 121–34. Patot joue encore la carte de la diversité dans son *Voyage de Groenland*, et son "roman perdu" qu'a retrouvé et analysé Rosenberg expose aussi des dons d'amuseur et de romancier galant; voir "Tyssot de Patot's 'Lost' Novel: *Les Amours et aventures d'Arcan et de Bélize*," *Romances Notes*, XXI, 3 (1981), 349–51.

lancés sans grand effort de liaison logique. Styles et sujets confondus remettent ici en cause la notion rhétorique de division, d'ordre et de clarté. Ils reflètent un univers en état de déraison et illustrent de manière obsédante et variée que l'universel, le cohérent, l'éternel et le parfait n'existent pas. En dehors des passages scientifiques à portée blasphématrice, les anecdotes dont le récit est truffé ne sont reliées que par la même tonalité sombre; elles parlent de violence, de peur ou de démence, en un mot, du mal auquel le pays austral lui-même n'échappe pas. A cette lecture, il apparaît qu'ici non plus "le monde ne s'utopiera jamais."¹⁵

Plus ouvertement que tout autre, ce texte mélange d'ailleurs à son utopie bien des formes de l'imaginaire idéal qui ne lui sont apparentées que de loin et font cliché. Le "songe"-mensonge qu'invente le narrateur pour annoncer l'Australie en contient déjà la plupart: il décrit une jeune fille habillée de blanc, les cheveux sur les épaules, un corbillon de fleurs et de fruits rares dans les mains, près d'un champ couvert de gerbes de froment et d'un arbre d'où sort une liqueur claire et vermeille (vjm:81). A cette symbolique plurielle de l'idéal originel dont l'utopie classique s'inspire toujours peu ou prou, la peinture de l'Australie découverte mêlera des traces de la Jérusalem céleste, des airs de Cocagne, et quelques touches de merveilleux signalant "un pays enchanté" (vjm:205;255;207). Cette promiscuité couronne de dérision et d'irréel une utopie déjà fort vague, et lorsque les voyageurs quittent une contrée qui ne sait pas plus les retenir qu'elle n'a su les changer, ce sont de multiples formes d'idéal qu'ils laissent également derrière eux, insatisfaits. Du *Voyage de Jaques Massé*, Patot disait qu'il était instructif, agréable, "bien diversifié, rempli d'incidents rares et curieux."¹⁶ Divertissement, disparités et divergences, c'est là aussi ce que le monde offre pour Massé. Discordants et accidentés, ses mémoires en témoignent. Ils rappellent que discourir, c'est d'abord courir ça et là, en tout sens. Involontairement, ils prouvent également à quel point, malgré leurs ressemblances, ces voyages utopiques libertins sont finalement divers.

University of Arizona

¹⁵ Gueudeville, "Préface du traducteur," *Idée d'une république heureuse ou l'Utopie de Thomas Morus* (Amsterdam: François l'Honoré, 1730), p. XIII. Sur la dérision de l'optimisme et les rapports entre Patot et Voltaire, voir notre article (à paraître dans *Studi Francesi*) "Du Mythe à l'Histoire: *Candide* et les *Voyages et aventures de Jaques Massé*."

¹⁶ *Lettres choisies*, vol. II (La Haye: Matthieu Roquet, 1727), p. 251.